

LES MALADIES FEMININES DANS LES ROUGON-MACQUART D'ÉMILE ZOLA

Zoubida ASSOULI

ASSOULI Zoubida, Professeur encadrant Jamila Bellamqaddam, doctorant en Sciences du Langage et Communication, Laboratoire Langage et Société CNRST-URAC56, Faculté des Lettres, Langues et Arts, Université Ibn Tofaïl, Kénitra-Maroc, +212672816532, zoubida.assouli@uit.ac.ma

ABSTRACT

Entre 1871 et 1893, Émile Zola a écrit et publié un cycle de vingt volumes intitulé *Les Rougon-Macquart*. Dans cet article, nous examinons les représentations fictionnelles des maladies féminines dans cette série. Nous soutenons que Zola tisse son récit en mêlant habilement ses connaissances médicales (se conformant ainsi au Naturalisme), les notions de genre de son époque et ses objectifs littéraires. Nous appliquons le concept de la « construction culturelle du genre » de Chauvin et Coll. et montrons comment Zola, tout en étant profondément immergé dans son époque, reproduit la construction du genre dans les maladies féminines (Chauvin et Coll, 2020).

KeyWords:

Zola, Naturalisme, Hérité, Maladie, Névrose, Infection, Pulmonaire, Hystérie, Handicap, Alcoolisme.

1. Introduction

Dans cette étude, nous examinons les représentations fictives des maladies féminines dans l'œuvre d'Émile Zola, *Les Rougon-Macquart*, un cycle de vingt volumes écrit et publié entre 1871 et 1893. À partir de notre analyse, un schéma narratif clair émerge : de manière très cohérente, Zola s'éloigne du naturalisme pour utiliser ces pathologies féminines à des fins diverses, telles que des rebondissements de l'intrigue, des exigences du récit, du suspense, ou encore pour introduire une gamme d'idées variées telles que le symbolisme, les notions d'hérité, les concepts idéologiques, les jugements moraux, et ainsi de suite. De plus, et surtout, bon nombre de ces maladies sont générées, reproduisant ce que Chauvin et Coll (2020) ont qualifié de « construction culturelle du genre ». En conséquence, notre premier chapitre mettra en évidence l'immersion profonde de Zola dans son époque, la France du XIXe siècle, et sa culture, y compris ses connaissances médicales. L'article montrera ensuite comment le récit de Zola entrelace connaissances médicales, notions de genre et objectifs littéraires dans la fiction romanesque. Afin d'atteindre cet objectif, les maladies féminines les plus marquantes dans *Les Rougon-Macquart* seront présentées de manière systématique : l'hérité médicale, les maladies respiratoires et pulmonaires, les maladies infectieuses, l'hystérie, les maladies féminines mystérieuses, les handicaps et enfin, l'alcoolisme.

2. Le naturalisme et la médecine

Émile Zola manifestait un véritable intérêt pour la médecine, partagé avec d'autres écrivains français (Cryle, 2006). Ainsi, les « leçons du mardi » assurées par le Dr Charcot étaient fréquemment assistées par Zola ; lors de ces leçons, le Dr Charcot présentait des pa-

tients dans un état de léthargie, de catalepsie, de somnambulisme ou d'hystérie, dans une mise en scène théâtrale (Marshall, 2003). Zola se réfère également à une abondante littérature médicale rédigée par des médecins éminents. Parmi ces ouvrages figurent :

« *le Manuel de pathologie et de clinique médicales* » rédigé par le Dr Ambroise Tardieu, *le Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle dans les états de santé et de maladie du système nerveux en deux volumes* rédigé par le Dr Prosper Lucas, *De l'alcoolisme, des diverses formes du délire alcoolique et de leur traitement* écrit par le Dr Valentin Magnan, *le manuel Guide pratique de l'accoucheur et de la sage-femme* publié par le Dr Lucien Pénard, ainsi que l'article du Dr Charles Richet intitulé *La douleur : étude de psychologie physiologique* » (Gural-Migdal, 2004).

De cette manière, il se basait sur ces sources pour approfondir ses connaissances et étayer son analyse. Son approche était d'autant plus aisée que, à l'époque, un homme cultivé pouvait comprendre la médecine sans la pratiquer. Par conséquent, Zola intègre dans *Les Rougon-Macquart* les connaissances médicales de son époque, y compris les erreurs. Par exemple, des pathologies telles que les maladies contagieuses, qui étaient alors en cours d'exploration, sont reproduites dans les romans, tandis que des maladies féminines, comme l'hystérie qui n'est plus considérée valide, sont présentes dans son œuvre.

Zola est le fondateur du mouvement littéraire appelé Naturalisme, qui vise à décrire la réalité de la manière la plus précise possible, en incluant les aspects durs ou vulgaires de la vie. Il ajoute également un contexte social qui montre que l'environnement des protagonistes est l'une des raisons de leur comportement. De plus, Zola considère le Naturalisme lui-même comme un exercice expérimental analogue à ceux utilisés à des fins médicales. Il s'est même basé sur l'ouvrage *L'Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* (1865) de Claude Bernard, un traité sur la science expérimentale médicale, afin d'écrire son propre essai, *Le Roman expérimental* (1880). Une œuvre considérée comme le manifeste de la doctrine naturaliste. Dans ce volume, Zola préconise l'application des idées de Claude Bernard sur l'expérimentation à l'écriture romanesque. Il soutient que tout comme les scientifiques, et en particulier les médecins, cherchent à expliquer les lois du monde physique, le romancier naturaliste devrait travailler sur les lois qui régissent le comportement humain.

Afin de réaliser son objectif naturaliste, Zola a développé une méthode de travail particulière : avant d'écrire chacun de ses romans, il établissait méticuleusement un dossier préparatoire composé de documents, d'entretiens, de notes et de croquis, ainsi que de ses propres impressions sur le terrain, de ses fiches de personnages et de ses remarques (Becker et al., 1993). Son intérêt pour la médecine se reflétait également dans cette méthode de travail : le brouillon de tous ses romans était précédé de la consultation de traités médicaux et scientifiques. De plus, le cycle des Rougon-Macquart était destiné à rivaliser avec *La Comédie humaine* de Balzac (Bonnin, 1999). Avant d'entreprendre l'écriture de sa série, Zola écrivit même un court essai intitulé *Différences entre Balzac et moi* (1869), afin de clarifier à l'avance les principales distinctions entre son propre travail et celui de son prédécesseur. Dans l'incipit, Zola exprime sa vision en déclarant que son travail sera davantage orienté vers la science que vers la sphère sociale. En effet, contrairement à Balzac, Zola s'appuie fortement sur la science, y compris les connaissances médicales. Ainsi, selon le chercheur français Jean-Louis Cabanès, Zola adhère à une pratique qui avait déjà été adoptée par Flaubert et les Goncourt, se référant fréquemment à des manuels ou à des traités pathologiques pour décrire les maladies qui affectent ses personnages de fiction. Ces ouvrages médicaux fournissent à Zola à la fois un ensemble de caractéristiques descriptives et un modèle narratif. En décrivant, classifiant et énonçant les symptômes, le médecin décrit, raconte et instruit. Dans leurs aspects descriptif, narratif et didactique, les traités et les manuels médicaux réalisent en effet certains des objectifs que le romancier naturaliste se fixe (Cabanès, 1997). Ce que Peter Cryle confirme et va même plus loin en affirmant que la pathologie dans le roman signifie souvent une certaine forme de prévisibilité. Ainsi, en exploitant cette prévisibilité, la pathologie devient un programme narratif dans le roman (Cryle, 2006).

3. La maladie mentale de la matriarche des Rougon-Macquart

Émile Zola était obsédé par la notion médicale de l'hérédité, et en effet, la question de l'hérédité est au cœur du cycle des Rougon-Macquart. Ines Roussignol souligne que :

« *Les différents traités scientifiques dont a eu connaissance Émile Zola lui étaient vraisemblablement utiles pour la rédaction de ses romans, à savoir l'Introduction à la méthode expérimentale de Claude Bernard et Le traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle dans les états de santé et de maladie du système nerveux du Docteur Prosper Lucas.* » (Roussignol, 2018)

Toute la famille trouve son origine dans sa fondatrice, Adélaïde Fouque. Dans le premier roman du cycle, *La Fortune des Rougon*, tout en elle indique qu'elle est en partie folle :

« À la base de cet arbre généalogique contaminé, Zola pose une femme, Adélaïde, "Tante Dide", qui transmet le défaut originel de sa maladie à sa descendance, qui le manifeste ensuite de différentes manières. Certes, il faut deux - ou, dans le cas de Dide, trois - pour faire des enfants, mais il est également clair que Dide, plutôt que ses partenaires, est le foyer de l'origine (tous les enfants sont les siens ; les hommes semblent secondaires). Elle est la première histoire réelle du défaut, de la dégénérescence de la famille à venir. Ainsi, comme chez Flaubert, une hérédité déformée et mécanique est associée à une femme qui, à travers les processus de reproduction, engendre des enfants difformes et souillés. En effet, Zola, en suivant la science de son époque, pensait que les mères étaient responsables de la transmission de certains traits problématiques à leur progéniture [...] Dide en tant qu'origine représente en outre les femmes de Zola de manière plus générale, qui sont citées comme l'origine des problèmes héréditaires. » (Kelly 2010)

Adélaïde sombre dans une folie totale après avoir été témoin du meurtre de son petit-fils, Silvère. Elle est ensuite internée pendant plus de vingt ans dans un hôpital psychiatrique. Au niveau de l'intrigue, la maladie mentale d'Adélaïde éclaire à la fois sa conduite et l'origine du destin chaotique de sa descendance. En ce qui concerne sa conduite, la maladie explique comment une riche héritière a pu d'abord épouser un homme d'une classe sociale inférieure - un simple jardinier nommé Rougon - et, après sa mort, développer une relation quasi-maritale avec un contrebandier, Macquart. À une époque où les mariages inappropriés étaient pratiquement considérés comme un crime social, seule une maladie mentale pouvait expliquer un tel comportement. De plus, en postulant un personnage malsain à la base de l'arbre généalogique familial, Zola fournit des éléments supplémentaires pour raconter les conséquences de l'hérédité. À cet égard, Zola a été profondément influencé par les théories médicales de son époque. En effet, selon Goetz et al., la plupart des disciples du Dr Charcot ont adopté l'orthodoxie de La Salpêtrière concernant l'étiologie héréditaire, qui n'était qu'une application spécialisée d'une théorie dominante dans la médecine et la culture françaises de la fin du siècle. Ces concepts étaient acceptés bien au-delà des cercles médicaux, y compris le mouvement naturaliste et son leader Zola, qui a élevé la notion de dégénérescence ou de tare héréditaire au statut de force motrice primordiale dans les affaires humaines (Goetz et al., 1995).

Cependant, bien que le schéma original de Zola semble pessimiste, ce n'est pas le cas. Tout d'abord, Adélaïde Fouque n'est pas la seule origine de la famille des Rougon-Macquart ; les propriétés particulières de ses deux époux successifs interviennent également. De plus, l'impact des milieux sociaux influence également la formation des personnages. Certains personnages zoliens deviennent même de véritables héros, comme par exemple Octave Mouret, Étienne Lantier, Jean Macquart et le Docteur Pascal Rougon.

4. Les maladies respiratoires et pulmonaires

De nombreux protagonistes féminins sont affectés par diverses affections respiratoires et/ou pulmonaires. Au-delà du courant naturaliste, Emile Zola introduit avant tout l'idée singulière selon laquelle ces maladies sont principalement féminines. De plus, elles sont utilisées en tant que dispositifs narratifs.

L'une des maladies respiratoires féminines les mieux décrites est celle dont souffre Pauline Quenu dans le roman *La Joie de vivre* d'Emile Zola. Dans le quatrième chapitre, Pauline tombe malade après avoir été exposée au froid et à la pluie. La description de l'évolution de la maladie est présentée de manière rappelant les rapports de cas dans le discours médical. Tout d'abord, Zola décrit les symptômes de la maladie et les hésitations diagnostiques : s'agit-il d'« une simple angine », « une forte migraine » ou « une angine couenneuse » (La Joie de vivre, 1884) Ce n'est que lorsque le Dr Cazenove arrive que le diagnostic final est posé : Pauline souffre d'une angine dont la gravité l'empêche de respirer. Cependant, la situation de Pauline se détériore lorsqu'un abcès se développe dans son larynx l'étouffant et la rapprochant de la mort. Selon Cabanès (1997), Zola base toute la description de la maladie de Pauline sur le traité médical intitulé *Manuel de pathologie et de clinique médicale* rédigé par le Dr Ambroise Tardieu et publié en 1848. Cependant, bien que Zola s'appuie largement sur le traité de Tardieu, il aggrave encore la situation médicale de Pauline. Ainsi, Cabanès soutient :

« Il n'est pas seulement suffisant que Pauline Quenu souffre d'une angine gutturale, il est également nécessaire que se développe un abcès rétropharyngien. En effet, Tardieu avait envisagé cette évolution de la maladie dans son manuel médical en indiquant : 'plus rarement, une tumeur se forme en arrière du larynx'. De manière significative, Zola substitue dans le

Dossier préparatoire cet 'plus rarement' par l'adverbe 'quelquefois'. Ainsi, le pire se banalise en tant que conséquence pré-visible. » (Cabanès, 1997).

Ensuite, bien que Pauline se remette de sa terrible maladie, elle perd la majeure partie de son ambition, de son amour et de sa reconnaissance à mesure que le roman se déroule. Le chercheur Sébastien Roldan (2012) soutient que la maladie elle-même, combinée à la rigueur propre à Zola et à l'évolution du roman, démontre que cette spirale de souffrance physique et morale fait partie de la portée pessimiste. Ainsi, la maladie de Pauline incarne le naturalisme - une description précise de l'évolution d'un événement médical - intégré dans la trame narrative d'une histoire pessimiste.

De nombreux autres personnages féminins souffrent et meurent souvent de diverses maladies pulmonaires, désignées dans le cycle sous les termes de « *phtisie* » (phthisie ou tuberculose), « *fluxion de poitrine* » (inflammation des poumons) ou « *congestion pulmonaire* ». Tout autant que Zola introduit dans ses romans les connaissances médicales de son époque, il utilise également ces maladies à des fins narratives. Le cas d'Angèle Saccard est particulièrement révélateur à cet égard.

Angèle Saccard, née Sicardot, apparaît dans le roman *La Curée* d'Émile Zola. Dès son introduction dans le roman, elle est décrite comme une personne encombrante et superflue pour son mari :

« Il arriva dans les premiers jours de 1852. Il amenait avec lui sa femme Angèle, une personne blonde et fade, qu'il installa dans un étroit logement de la rue Saint-Jacques, comme un meuble gênant dont il avait hâte de se débarrasser. » (La Curée, 1871)

Lorsque Angèle tombe malade, le diagnostic du médecin ainsi que le pronostic sont critiques ainsi lorsque le médecin fit son apparition, son air préoccupé était évident. Sur le palier, il informa le mari de l'état de sa femme en mentionnant qu'elle souffrait d'une inflammation des poumons et qu'il ne pouvait garantir sa santé. (La Curée, 1871) Quelques jours plus tard, Angèle décède. D'un point de vue dramaturgique, la mort d'Angèle survient juste à temps, permettant à son mari Aristide Saccard d'épouser une riche héritière. Pendant qu'Angèle gît mourante dans la pièce voisine, Aristide prend déjà des dispositions pour épouser Renée Béraud du Châtel, enceinte mais non mariée, dont la famille souhaite éviter le scandale en offrant de l'argent à l'homme qui l'épousera et revendiquera le bébé comme le sien. Aristide Saccard accepte l'accord.

Ainsi, bien que la maladie et le décès ultérieur d'Angèle soient plausibles, ces développements narratifs permettent à Zola d'atteindre plusieurs objectifs : premièrement, la somme que Saccard obtient lui permet de se lancer dans la spéculation ; sans la mort de sa femme et son mariage subséquent, il n'aurait pas pu le faire. Deuxièmement, le mariage avec Renée introduit Saccard auprès de Parisiens influents, ce qu'il n'aurait pas pu faire avec sa première épouse. Et enfin, toute cette situation révèle le cynisme d'Aristide Saccard, le même qui lui permettra, à l'avenir, d'ignorer l'infidélité de sa deuxième femme et d'autres méfaits.

De nombreuses autres femmes meurent de maladies pulmonaires dans *Les Rougon-Macquart*. Joséphine Macquart meurt d'une inflammation des poumons dans le premier roman *La Fortune des Rougon*; Marthe Mouret, la petite-fille d'Adélaïde, et Ursule Mouret meurent de phtisie dans *La Conquête de Plassans* ; la petite-fille d'Ursule, Jeanne Grandjean, meurt d'une situation encore plus grave, d'une « *phtisie aiguë* », dans *Une Page d'amour* ; et il existe de nombreux autres cas similaires. Dans *L'Œuvre*, par exemple, trois personnages féminins secondaires reproduisent le modèle morbide héréditaire si cher à Zola : Régine Dubuche présente les symptômes de la phtisie, sa mère Madame Margailan est morte de la maladie, et cela est déjà évident chez sa fille fragile Alice. Cette série de patientes féminines, toutes issues de la même famille - de la famille des Rougon-Macquart ou d'autres - est très importante pour Zola : elle devient un argument supplémentaire dans l'élaboration de sa doctrine de l'hérédité.

De manière fascinante, dans le cycle des Rougon-Macquart, beaucoup moins d'hommes que de femmes contractent ces maladies ou en meurent. De plus, lorsque les hommes présentent des symptômes similaires, leurs souffrances ne sont pas identifiées comme des affections respiratoires et/ou pulmonaires mentionnées précédemment. Théophile Vabre, par exemple, personnage mineur du roman *Pot-Bouille*, est présenté comme une personne malade tout au long du roman, toussant et transpirant constamment, mais sans plus de précisions. Il en va de même pour M. Verlaque, personnage malade et toussant dans *Le Ventre de Paris*. Il en meurt même, mais aucune des maladies mentionnées précédemment n'est indiquée. On peut donc en déduire que, dans *Les Rougon-Macquart*, les femmes souffrent et meurent de maladies respiratoires et/ou pulmonaires, tandis que les hommes, tout aussi ma-

lades, se contentent principalement de tousser, sans diagnostic plus approfondi. Enfin, seuls quelques cas mineurs de phthisie masculine apparaissent, et ceux-ci ne sont jamais développés aussi pleinement que les cas féminins.

Le lien entre les maladies respiratoires et les femmes indique que, selon Zola, ces types de maladies sont associés à la féminité : ils sont traités dans *Pot-Bouille* par le Docteur Juillerat comme étant les « *maladies de femme* ». Aussi surprenant que cela puisse paraître, la position de Zola était conforme à celle de son époque. Selon l'historien David Barnes, plus de femmes que d'hommes souffraient effectivement de ces maladies, et être une femme atteinte de la tuberculose au XIXe siècle en France « *signifiait dans certains cercles une sensibilité et une émotion accrues ainsi que le pouvoir rédempteur de la souffrance* » (Barnes, 1995). De plus, étant donné que les femmes souffrant de ces maladies sont souvent des membres de la famille, Zola applique sa notion de mauvaise hérédité à travers ces maladies. De plus, la situation des connaissances médicales doit être prise en compte : ce n'est qu'en 1882 que le Dr Robert Koch découvrit le bacille responsable de la tuberculose et cette nouvelle connaissance médicale se répandit assez lentement. Ainsi, les causes des maladies respiratoires et pulmonaires sont restées floues pendant longtemps, ce qui explique pourquoi Zola pouvait interpréter ces maladies à la fois comme génétiques et féminines.

5. Les maladies féminines infectieuses

Lorsque Zola écrit *Les Rougon-Macquart*, Louis Pasteur avait définitivement prouvé l'existence du processus de contamination, après des millénaires d'incompréhension (Paillard, 1998). Dans certains cas, Zola adopte cette nouvelle connaissance médicale. Le roman *Nana* raconte l'histoire de l'évolution de Nana Coupeau, de prostituée de rue à prostituée de haut standing. À la fin du roman, elle meurt de la variole infectieuse. Zola explique scrupuleusement qu'elle a contracté la maladie par le biais de son fils Louis, conformément au diagnostic médical, et adhère ainsi aux principes du Naturalisme. Cependant, la maladie est principalement utilisée pour montrer l'effondrement moral du Second Empire : la fin terrible de l'héroïne, dont le corps et le visage deviennent en quelques heures « *une bouillie informe* » (*Nana*, 1880) sous l'effet de la variole, symbolise la dégradation causée par la corruption morale. Sa mort coïncide avec, et symbolise, la fin du régime impérial corrompu. De plus, la vie, la maladie et la mort de Nana sont une allégorie :

« *C'est délibérément que Zola fait de Nana l'allégorie du Second Empire, en décrivant parallèlement la décomposition finale du corps de son héroïne et la dégradation de la société par la contagion du vice et de la débauche* » (Hayashida, 2012).

L'ensemble de la succession temporelle des événements qui narrent l'ascension, le succès et la mort de Nana reflètent la croissance de la corruption en France tout au long de l'ère du Second Empire.

Une autre instance d'une maladie infectieuse peut être trouvée dans le roman *La Curée*. Sa dernière phrase révèle que Renée Saccard, meurt de méningite : « *L'hiver suivant, lorsque Renée mourut d'une méningite aiguë, ce fut son père qui paya ses dettes* » (*La Curée*, 1871). À première vue, la mort de Renée semble artificielle, dans le sens où la maladie n'est pas liée à aucun des événements qui ont précédé dans le roman. Cependant, la connexion réside sur le plan moral : à travers cette maladie infectieuse inattendue, Renée, une nouvelle Phèdre littéraire, est punie pour avoir eu une relation quasi-incestueuse avec son gendre, Maxime Saccard. De plus, le comportement de Renée et sa mort résultante sont également liés au Second Empire, bien que pas comme une allégorie, comme dans le cas précédent ; selon Brian Nelson, la curiosité sexuelle morbide de Renée Saccard est perçue en termes du milieu libertin de la société impériale et de l'effet pervertissant de cette institution bourgeoise, l'éducation conventuelle, où elle a grandi (Nelson, 1983).

6. L'hystérie féminine

Au cours du XIXe siècle, l'hystérie était généralement considérée comme un trouble mental causé par des problèmes utérins (le mot « *hystérie* » dérivant du grec « *hustéra* », qui signifie « *utérus* »), c'est-à-dire une condition qui n'affectait que les femmes. L'hystérie se manifeste souvent par des crises violentes, inattendues et spectaculaires, résultant d'un excès émotionnel. Ces crises étaient perçues comme faisant partie d'une féminité irrationnelle et incontrôlable. Dans son étude intitulée « *Invention de l'hystérie : Charcot et l'iconographie photographique de la Salpêtrière* », Didi-Huberman (1982) met en évidence la nouvelle importance de la visibilité de l'hystérie sur le grand public et sur les personnalités de l'époque. En effet, Émile Zola, qui assistait fréquemment aux leçons du

Dr Charcot à l'hôpital de la Salpêtrière, a été profondément impressionné par ces scènes saisissantes et a introduit le concept d'hystérie féminine dans *Les Rougon-Macquart*.

Le premier et le plus important personnage à présenter des signes d'hystérie est, bien sûr, la fondatrice de la dynastie des Rougon-Macquart, Adélaïde Fouque. Les troubles hystériques d'Adélaïde la plongent dans de terribles convulsions qui la désorientent complètement en quelques années (*La Fortune des Rougon*, 1871). Elle est également dépeinte comme ayant une disposition sexuelle active, un fait connu de beaucoup :

« Quelques mois préalables au coup d'État, les Rougon reçurent une missive anonyme, composée de trois pages d'injures abjectes, au sein desquelles ils furent menacés, en cas de victoire de leur parti, de voir dévoilée dans les colonnes d'un journal l'histoire scandaleuse des anciennes liaisons amoureuses d'Adélaïde [...], qui, à cette époque, avait été plongée dans l'imbécillité par ses excès débauchés. » (*La Fortune des Rougon*, 1871)

La petite-fille d'Adélaïde, Marthe Mouret, née Rougon, qui épouse son cousin François Mouret, souffre d'une condition similaire. Après des années de vie tranquille et paisible, Marthe traverse une crise religieuse qui la conduit à souffrir d'hystérie (*La Conquête de Plassans*, 1871). Mais contrairement à sa grand-mère, Marthe semble sexuellement frustrée.

D'autres personnages féminins qui ne font pas partie de la famille Rougon-Macquart souffrent également d'hystérie. Tel est le cas de la Comtesse de Boves dans le roman *Au Bonheur des Dames* (1883). Elle ne peut résister à la tentation de voler des accessoires vestimentaires, en particulier de la dentelle, sans raison apparente, illustrant ainsi la cleptomanie féminine du XIXe siècle due à l'hystérie (Marzel, 2008). Selon l'historien Philippe Perrot :

« En plus des vols courants, il existait d'autres crimes spécifiquement liés aux grands magasins, perpétrés sans motif apparent par des femmes aisées. [...] Ce type de comportement, défiant les explications basées sur l'utilité ou la rationalité économique, a fait l'objet d'une littérature psychiatrique qui expliquait de tels crimes en invoquant une causalité "hystérique" et "menstruelle" » (Perrot, 1994)

Il est essentiel pour Zola de lier la cleptomanie hystérique de la Comtesse à une situation sexuelle : le texte montre subtilement que le mari de la Comtesse la trompe régulièrement, ce qui lui cause une insatisfaction sexuelle la poussant à voler des biens dans le magasin. Valérie Vabre, un autre personnage souffrant d'hystérie, apparaît dans le roman *Pot-Bouille* (1882). Elle a déjà souffert de ses premières crises de cette affection à l'âge de quatorze ans. Après son mariage, elle devient fantasque, change d'humeur vingt fois par jour et les crises se multiplient. À partir de ce moment-là, elle trompe régulièrement son mari. Ces cas littéraires montrent que, selon Zola, l'hystérie est (en partie) une forme de pathologie psychosexuelle, associée soit à la frustration sexuelle, soit à une sexualité incontrôlée. Selon Carles et Desgranges :

« toujours soupçonné de basculer dans l'hystérie, le sexe des femmes est pour les hommes un véritable "continent noir", la boîte de Pandore de l'hérédité... Faire parler le sexe des femmes, le rendre transparent à l'analyse, tel pourrait bien être le projet secret d'Émile Zola » (1995).

Il convient de souligner que le nombre de femmes diagnostiquées avec l'hystérie est relativement faible dans la série des Rougon-Macquart : parmi l'ensemble des maladies féminines, les cas d'hystérie représentent une infime minorité. Il va de soi qu'aucun personnage masculin n'est décrit comme hystérique, bien que certains d'entre eux souffrent de troubles mentaux similaires. Claude Lantier, dans le roman *L'Œuvre* (1886), en est un exemple significatif :

« Les crises se multipliaient, il recommençait à vivre des semaines abominables, se dévorant, éternellement secoué de l'incertitude à l'espérance ; et l'unique soutien, pendant ces heures mauvaises, passées à s'acharner sur l'œuvre rebelle, c'était le rêve consolateur de l'œuvre future, celle où il se satisferait enfin, où ses mains se délieraient pour la création. Par un phénomène constant, son besoin de créer allait ainsi plus vite que ses doigts, il ne travaillait jamais à une toile, sans concevoir la toile suivante. Une seule hâte lui restait, se débarrasser du travail en train, dont il agonisait. » (*L'Œuvre*, 1886)

À la fin du roman, Claude, un artiste talentueux, se pend devant l'un de ses tableaux. Le terme "névrose" est inscrit sur l'arbre généalogique de la famille en tant que combinaison, fusion et prédominance à la fois morale et physique de la mère, ainsi qu'une héri-

tabilité de la névrose qui se transforme en génie. De manière similaire, les crises psychotiques sévères de Lazare Chanteau sont bien décrites, mais jamais désignées ni comme une névrose ni comme une hystérie (La Joie de vivre, 1884). Il souffre de crises répétées : « *la crise revenait quand même* », « *chaque soir* », « *pareille à une passion mauvaise* » de nombreuses autres expressions sont également utilisées : « *une lésion nerveuse* », « *une crise d'épouvante* », « *l'excitation nerveuse* » (La Joie de vivre, 1884), et ainsi de suite. Encore une fois, comme dans le cas des maladies infectieuses, les hommes échappent aux symptômes, tandis que les femmes reçoivent le diagnostic médical.

7. Les maladies féminines mystérieuses

De nombreux personnages féminins souffrent, et parfois même meurent, de maladies non spécifiées. Étant donné que ces maladies ne sont pas motivées par le naturalisme, leur raison d'être principale est d'ordre dramaturgique. Aucun personnage masculin ne meurt d'une telle maladie mystérieuse dans *Les Rougon-Macquart*.

Un exemple de cela est Mme Campardon, un personnage secondaire dans le roman *Pot-Bouille* (1882). Elle souffre d'une maladie sexuelle mystérieuse qui la condamne à une inactivité absolue, l'obligeant à rester couchée la majeure partie du temps, et en particulier à l'empêchant d'avoir des relations sexuelles. Cette situation pousse son mari dans les bras d'une autre femme, sa cousine Gasparine. Ainsi, M. Campardon, sa femme et sa maîtresse incarnent le tristement célèbre ménage à trois du roman. Étant donné que l'ensemble du roman vise la corruption morale bourgeoise, le cas de Campardon ajoute un autre élément au tableau général.

Geneviève Baudu, un personnage secondaire dans le prochain roman du cycle, *Au Bonheur des Dames* (1883), tombe malade et agonise. Bien que sa maladie et sa mort ultérieure puissent s'expliquer par le chagrin d'avoir perdu l'homme qu'elle aime, Geneviève incarne le destin des petites entreprises face à la brillante prospérité du grand magasin. En effet, M. Bourras, l'un des personnes en deuil aux funérailles de Geneviève, déclare : « *Cette petite, c'est le quartier qu'on enterre... Oh ! je me comprends, l'ancien commerce peut aller rejoindre ces roses blanches qu'on jette avec elle* » (*Au Bonheur des Dames*, 1883). Ainsi, la mort de Geneviève est donc teintée d'un fort symbolisme : sa mort sert un but allégorique explicité par M. Bourras, et ce but revêt une importance plus grande que la motivation causale avancée par le programme du Naturalisme.

Angélique Hubert (née Rougon), l'héroïne du roman *Le Rêve* (1888), présente un cas des plus singuliers. Elle tombe gravement malade après avoir appris qu'elle ne pourra pas épouser Félicien de Hauteceœur, l'homme qu'elle aime, en raison de l'opposition de son père à cette union. Elle est ensuite miraculeusement sauvée lors de la cérémonie de l'Extrême-Onction, et après cet événement, Angélique et Félicien sont autorisés à se marier. Cependant, juste après leur cérémonie de mariage, elle meurt de façon inexplicable en embrassant son mari pour la première fois, sur les marches de la cathédrale. Dans ce cas, ni sa maladie ni sa mort ne sont motivées par des conditions médicales. De nombreuses interprétations ont été proposées pour tenter d'expliquer l'inexplicable : Dans une perspective ethno-critique, [Marie Scarpa](#) soutient qu'Angélique est laissée dans un état d'indétermination en tant que vierge éternelle, son destin féminin bloqué et sa mort éminente (Scarpa, 2009b), et que le roman *Le Rêve* est catégorisé comme un roman fantastique, adoptant ainsi des conventions génériques distinctes de celles de la fiction naturaliste (Percebois, 2015). D'autres chercheurs considèrent ce roman comme un conte de fées (Pagès et Morgan, 2002). De notre point de vue, il est important de noter que Zola est prêt à suspendre la logique du naturalisme et à passer outre toute explication médicale de la maladie et de la mort d'un personnage féminin important.

Les nombreux personnages féminins qui tombent malades et parfois meurent de maladies peu claires sont autant d'illustrations évidentes des constructions culturelles du genre : non seulement aucun personnage masculin ne souffre ou ne meurt de cette manière dans *Les Rougon-Macquart*, mais ces maladies et décès féminins renvoient à l'aspect mystérieux et incompréhensible de la féminité. Ils contribuent à la construction d'une division nette entre les genres qui était très courante en France au XIX^e siècle : les maladies masculines ne sont jamais enveloppées de mystère, tandis que les femmes souffrent fréquemment de conditions non spécifiées ou de maladies liées au genre.

8. les conditions de santé précaires

Outre ces affections, d'autres personnages féminins ne sont pas explicitement malades, mais font face à diverses difficultés médicales et physiques. Nous élargirons ici notre propos aux femmes en situation de handicap et aux dépendances (alcoolisme).

8.1. Les femmes en situation de handicap

La saga des *Rougon-Macquart*, œuvre d'Émile Zola, présente un large éventail de personnages atteints de handicaps physiques. Gervaise Coupeau, de son nom de naissance Macquart, qui incarne le personnage principal du roman *L'Assommoir*, représente de manière tangible la manifestation du handicap féminin dans l'œuvre de Zola. Le récit des circonstances entourant sa naissance ainsi que des conséquences qui en découlent est exposé dans l'œuvre littéraire intitulée *La Fortune des Rougon*, publiée en 1871 :

« La seconde fille, Gervaise, née l'année suivante, était bancal de naissance. Conçue dans l'ivresse, sans doute pendant une de ces nuits honteuses où les époux s'assommaient, elle avait la cuisse droite déviée et amaigrie, étrange reproduction héréditaire des brutalités que sa mère avait eu à endurer dans une heure de lutte et de soûlerie furieuse. » (La Fortune des Rougon, 1871)

Gervaise, quant à elle, est engendrée au cours d'une soirée marquée par l'ivresse et la violence, et sa boiterie découle à la fois de cette brutalité et de l'alcoolisme. Sa condition physique handicapante représente essentiellement une expression des principes naturalistes chers à Zola, car il est reconnu que la consommation excessive d'alcool et la violence parentale pendant la conception peuvent effectivement occasionner des handicaps (Furst, 1992). Ainsi, la boiterie dont souffre Gervaise se présente comme le signe tangible de l'héritage malsain transmis de génération en génération au sein de la famille des Rougon-Macquart.

Ce handicap ne l'exclut pas de la société et ne l'empêche pas de progresser dans la vie. Dans *L'Assommoir*, elle se marie, eu des enfants et, à l'apogée de son succès, elle possède même une blanchisserie prospère. Lorsque Gervaise ouvre son propre commerce, elle est si heureuse que les voisins remarquent qu'elle ne boite plus :

« Dès le lendemain, les Coupeau louèrent la boutique. Gervaise courut toute la journée, de la rue Neuve à la rue de la Goutte-d'Or. Dans le quartier, à la voir passer ainsi, légère, ravie au point de ne plus boiter, on racontait qu'elle avait dû se laisser faire une opération. » (L'Assommoir, 1877)

Mais cette euphorie ne dure pas longtemps : dès qu'elle s'installe, elle prend du poids et sa boiterie devient encore plus visible. La descente ultime de Gervaise dans l'alcoolisme lourd ne fait qu'aggraver son handicap.

Cependant, la boiterie de Gervaise n'est pas seulement un signe des caractéristiques naturalistes. Tout d'abord, en français, une boiterie est linguistiquement associée à un déséquilibre ou une structure défaillante. Ainsi, dès le départ, le fait que Gervaise soit née avec une boiterie suggère qu'elle ne mènera pas une vie « droite » : son destin est déjà scellé, et cette boiterie est donc une manifestation littéraire du Fatalisme. En effet, confrontée à des difficultés financières croissantes, Gervaise perd sa blanchisserie et sombre dans une spirale de dettes et de désespoir. Finalement, elle sombre dans l'alcoolisme et meurt misérablement. Son handicap l'associe également à des personnages littéraires et mythologiques célèbres qui étaient boiteux : les dieux boiteux, tels que Dionysos, Héphaïstos et Harpocrate. Jason, dans sa quête de la Toison d'Or, devient boiteux en perdant sa sandale gauche après avoir aidé Héra à traverser une rivière. Œdipe boite également, tout comme son grand-père Labdacos avant lui. Achille aussi avait une boiterie. Le Jacob biblique devient boiteux après son combat avec l'ange.

Dans le roman *La Faute de l'abbé Mouret* d'Émile Zola, on trouve un autre personnage féminin qui présente une infirmité physique : La Teuse, la servante fidèle de l'abbé Mouret. C'est paradoxalement celle qui boite qui est le personnage le plus équilibré du roman, comme si Zola avait souhaité rendre hommage à travers La Teuse au vieux principe d'immunité subordonnée, qui fait des serviteurs les défenseurs traditionnels du bon sens contre les vérités établies (Gantrel, 2000). Un troisième exemple de personnage féminin handicapé est Alzire Maheu, qui apparaît dans *Germinal*. Elle est la quatrième enfant de la famille Maheu, une bossue âgée de seulement huit ans qui meurt de froid et de faim pendant la grève. La construction culturelle du genre est une fois de plus soulignée ici : le frère d'Alzire, le jeune Jeanlin Maheu, reste handicapé de façon permanente après un accident dans la mine, et boite depuis lors (*Germinal*, 1885). Ainsi, tandis qu'elle naît avec un handicap, son frère devient handicapé à la suite d'un accident.

Louise de Mareuil, un personnage secondaire dans *La Curée*, représente une autre figure handicapée. Contrairement à ceux mentionnés précédemment, elle provient de la Haute Bourgeoisie et est une héritière très riche ; elle est bossue et souffre également d'une grave maladie, bien qu'elle possède un caractère agréable et soit une compagnie agréable. Elle épouse Maxime, le fils de Saccard, mais meurt en Italie au cours de la première année de leur mariage. Dans ce cas, selon Lemarié (2005), le handicap de Louise exprime la volonté de Zola de montrer la Bourgeoisie dans sa totalité, y compris ses défauts et ses imperfections, et pas seulement les images plaisantes qu'elle cherche à véhiculer (Scarpa, 2009a).

À travers ces personnages féminins, Zola démontre de manière naturaliste que le handicap fait partie de toutes les strates sociales et de tous les âges. Il montre également que parfois, ils sont le résultat de comportements parentaux néfastes (pensons à Gervaise). De

manière fascinante, alors que les personnages féminins naissent handicapés, les hommes le deviennent suite à des accidents, des guerres ou des événements violents dans la série des Rougon-Macquart. Outre Jeanlin Maheu mentionné précédemment, c'est également le cas, par exemple, pour un personnage secondaire nommé L'homme dans le roman *Au Bonheur des dames*, qui perd son bras droit suite à un accident d'omnibus ; il en va de même pour le prêtre Archangias, dans le roman *La Faute de l'abbé Mouret*, qui perd une oreille lorsqu'elle est violemment coupée par le vieux Jeanbernat. Il existe de nombreux autres exemples. Ainsi, le handicap des hommes est associé à la violence tandis que le handicap des femmes est le résultat de leur naissance, ce qui témoigne de la construction genrée mise en place par Zola.

8.2. L'alcoolisme féminin

Dans le roman *L'Assommoir*, le personnage principal Gervaise est progressivement entraîné vers l'alcoolisme. En préparant son roman, Zola a pris des notes à partir d'une étude contemporaine sur l'alcoolisme réalisée par Le Docteur Magnan.

Gervaise manifeste tous les problèmes et caractéristiques de l'alcoolisme, tels que perçus par Zola. Tout d'abord, elle est la fille de deux ivrognes et la petite-fille d'un autre. De plus, elle est introduite à l'alcool par sa propre mère, dès son enfance : « Gervaise resta chétive, et Fine, la voyant toute pâle et toute faible, la mit au régime de l'anisette, sous prétexte qu'elle avait besoin de prendre des forces » (*La Fortune des Rougon*, 1871). Ainsi, le sort est jeté contre Gervaise par son histoire familiale d'alcoolisme et une prédisposition génétique sous-entendue. En effet, bien qu'elle ne touche aucun alcool pendant longtemps, dans le roman *L'Assommoir*, elle est progressivement initiée au vin, puis aux spiritueux, par son mari Coupeau. Incapable d'arrêter de boire, elle finit par mourir, négligée et affamée. En effet, Zola dresse un portrait remarquablement précis des syndromes de Gervaise bien avant qu'ils ne soient médicalement codifiés : Gervaise souffre non pas du syndrome d'alcoolisation fœtale complet, mais de sa forme atténuée, l'effet d'alcoolisation fœtale (Furst, 1992). Cela se manifeste par une capacité d'apprentissage altérée (et en particulier l'incapacité d'apprendre de ses erreurs) ; l'impulsivité et la naïveté ; la tendance à vivre au jour le jour ; l'incapacité à évaluer logiquement les conséquences ; et l'autodestruction (Furst, 1992). De plus, la complaisance de Gervaise se manifeste sous la forme de bonté et de gentillesse, ainsi que de la soumission aux souhaits des autres ; cette qualité dominante chez elle peut être interprétée comme un composé de l'effet d'alcoolisation fœtale, qui se traduit par des personnes au tempérament exceptionnellement doux et serviable, soucieuses des autres dans leurs interactions interpersonnelles (Furst, 1992).

Bien que l'alcoolisme de son mari Coupeau fasse l'objet d'un compte rendu médical détaillé sur le *delirium tremens* (Salasa, 1977), l'alcoolisme de Gervaise est moins bien décrit et sa déchéance beaucoup plus rapide. En effet :

« La déchéance de Gervaise dans l'alcoolisme semble s'être produite plus rapidement que celle de Coupeau. Elle semble avoir des pensées plus fréquentes de la mort lorsqu'elle médite sur sa déchéance, et paraît la plupart du temps dépressive. Le contraste entre le joyeux et volubile Coupeau, toujours capable de raconter une bonne histoire, inconscient de son déclin mental et physique, se perdant progressivement dans l'alcool jusqu'à sa tombe, et la Gervaise tourmentée, déprimée et misérable, est en effet frappant. » (Salasa, 1977).

Non seulement Gervaise souffre pendant une durée plus courte que Coupeau et tombe également dans la dépression, mais il y a aussi beaucoup plus d'alcooliques masculins dans l'ensemble de la série des Rougon-Macquart. Par conséquent, bien que la représentation de l'alcoolisme par Zola et ses conséquences dévastatrices puisse être considérée comme relativement précise, il est évident qu'elle est fondée sur des concepts contemporains de maladies associées au genre.

Le destin de Gervaise incarne également la façon dont l'alcoolisme est causé par les milieux sociaux : d'abord son foyer familial, puis un quartier parisien pauvre, un environnement qui entraîne inévitablement la désintégration du couple ouvrier, Gervaise et Coupeau, qui sombrent ensemble dans l'alcoolisme en buvant des spiritueux. En fait, dans *L'Assommoir* Zola adopte une association axiomatique très courante au XIXe siècle, selon laquelle l'alcoolisme fait partie du monde ouvrier. Ainsi, d'après Zola, l'alcoolisme est une maladie liée à la classe sociale. De plus, sur cette première grille d'interprétation, Zola ajoute celle du genre. Gervaise incarne alors à la fois la maladie liée à la classe sociale et une construction culturelle du genre.

Conclusion

Bien que cet article se concentre sur les représentations littéraires des maladies féminines, nous avons également abordé les maladies masculines. Ce n'est qu'en les comparant que l'on peut comprendre toute la pertinence de la question du genre (en ce qui concerne les maladies) dans le cycle des Rougon-Macquart. Nous avons également porté notre attention sur les maladies féminines les plus répandues de la série, en omettant les maladies moins représentatives.

Émile Zola est à la fois un innovateur et un conformiste : ses méthodes de travail ainsi que ses principes naturalistes le conduisent à décrire les maladies féminines de manière presque clinique. À l'époque, cette position était novatrice et audacieuse (Cabanès, 1991). Néanmoins, Zola est également le produit de son époque, et sa série est solidement ancrée dans l'histoire et la culture française, plus précisément la France de la seconde moitié du XIXe siècle. Par conséquent, dans *Les Rougon-Macquart*, la maladie apparaît égale-

ment comme une construction culturelle genrée : les maladies respiratoires et pulmonaires sont considérées comme principalement féminines ; les femmes souffrent d'hystérie tandis que les hommes sont névrosés ; les femmes peuvent souffrir ou même mourir de conditions mystérieuses ; les femmes naissent avec des handicaps alors que les handicaps des hommes sont causés par la violence ; l'alcoolisme affecte plus souvent les hommes que les femmes.

En résumé, cet article explore trois aspects clés des récits de maladie féminine dans le cycle des Rougon-Macquart : le naturalisme de Zola, impliquant la fictionnalisation des connaissances médicales, sa référence - et sa contribution - à la construction culturelle du genre, et plus spécifiquement à des fins littéraires ou narratives. C'est ainsi que l'hérédité malade de l'ancêtre sert de lien entre les romans du cycle ; que la maladie de Pauline Quenu expose les conceptions schopenhaueriennes sur la vie ; que la mort d'Angèle Saccard permet à son mari de s'élever économiquement et socialement ; que la vie, la maladie et la mort de Nana sont une allégorie du régime corrompu du Second Empire tandis que la mort de Renée Saccard, née Béraud du Châtel, est présentée comme une punition morale ; de même, la maladie mystérieuse et la mort d'un personnage féminin peuvent faire partie de l'élaboration d'un conte de fées ; et le destin littéraire de Gervaise souligne la situation difficile de la classe ouvrière dans son ensemble.

References

- Barnes, D. S. (1995), *La genèse d'une maladie sociale : la tuberculose en France au XIXe siècle*, Berkeley, Californie.
- Becker, C., Gourdin-Servenière, G. et Lavielle, V. (1993), *Dictionnaire d'Émile Zola, suivi du Dictionnaire des Rougon-Macquart*. Paris.
- Bonnin, A. (1999) : « Entre virginité et maternité : corps et rôles féminins chez Zola », dans : *Revue Littératures*, N° 20.
- Cabanès, J-L (1997) : « Zola réécrit les traités médicaux: pathos et invention romanesque », dans : *EIIDOLON – Cahiers du Laboratoire Pluridisciplinaire de Recherches sur l'Imaginaire appliquées à la Littérature*, N° 50.
- Cabanès, J-L. (1991), *Le Corps et la Maladie dans les récits réalistes (1856-1893)*, Paris.
- Carles, P. et Desgranges, B. (1995) : « Emile Zola; ou le Cauchemar de l'hystérie et les rêveries de l'utérus », dans: *Les Cahiers naturalistes*, No. 69.
- Chauvin S., Bereni L., Jaunait A. et Revillard A. (2020), *Introduction aux études sur le genre*, 3ème édition, De Boeck.
- Cryle, P. (2006) : « Prédire la pathologie : la poétique du pronostic », dans : *Études culturelles françaises*, Vol. 17, N° 1.
- Didi-Huberman, G. (1982), *Invention de l'hystérie : Charcot et l'iconographie photographique de la Salpêtrière*, Paris.
- Furst, L. R. (1992) : « Une lecture médicale de Gervaise dans L'Assommoir », dans : *Symposium : Une revue trimestrielle de littératures modernes*, Vol 46, N° 3.
- Gantrel, M. (2000) : « Le degré zéro de l'écriture naturaliste? La Teuse dans La Faute de l'abbé Mouret », dans : *Nineteenth-Century French Studies*, Vol 28, N° 3.
- Goetz, C-G., Bonduelle, M. et Gelfand, T. (1995), *Charcot : Construire la neurologie*, Oxford.
- Gural-Migdal A. (2004), *L'Écriture du féminin chez Zola et dans la fiction naturaliste*, Peter Lang SA, Éditions scientifiques européennes, Bern.
- Hayashida, A. (2012) : « Folie des 'foules' Zola et les crises de l'âge moderne », dans : *Revue de Hiyoshi, Langue et Littérature Françaises*, N°55.
- Kelly, D. (2010) : *Reconstruire la femme : De la fiction à la réalité dans le roman du XIXe siècle*. University Park, PA.
- Lemarié, Y. (2005) : « Faits et contrefaits, la monstruosité physique chez Mirbeau et Zola », dans : *Recherches sur l'imaginaire*, N° 31.
- Marshall, J. (2003) : « Dramaturgie nerveuse, douleur, performance et excès dans l'œuvre du Dr Jean-Martin Charcot, 1862-1893 », dans : *Art et douleur*.
- Marzel, S-R. (2008) : « Les clientes dans le Bonheur des Dames. Le discours ambivalent de Zola », dans : *Bulletin de la Société Emile Zola*, N° 37.
- Nelson, B. (1983), *Zola et la bourgeoisie, Une étude des thèmes et des techniques dans Les Rougon-Macquart*, Londres.
- Nelson, B. (2007), *Le compagnon de Cambridge de Zola*, Cambridge.
- Pagès, A. et Morgan, O. (2002), *Guide Émile Zola*, Poitiers.
- Paillard, B. (1998) : « Petit historique de la contagion », dans : *Communications*, N° 66.
- Percebois, I. (2015) : « Les pouvoirs du tissu dans Le Rêve de Zola : approche symbolique et fantastique du roman », dans : Alain Montandon (ed.), *Tissus et vêtements chez les écrivains au XIXe siècle, Sociopoétique du textile*, Paris.
- Perrot, P. (1994), *Fabriquer la bourgeoisie*. Princeton.
- Roldan, S. (2012), *La pyramide des souffrances dans La joie de vivre d'Émile Zola : une structure schopenhauerienne*, Québec.
- Roussignol, I. (2017), *L'apport des théories scientifiques (expérimentales et médicales) dans le vocabulaire rural, scientifique et général d'Émile Zola*. Linguistique, Université Sorbonne Paris Cité.
- Salasa, M. H. (1977) : « Émile Zola et le concept de l'alcoolisme dans la France du XIXe siècle », dans : *Revue britannique sur l'alcool et l'alcoolisme*, Vol 12, N° 1.
- Scarpa, M. (2009a) : « Le personnage liminaire », dans : *In: Romantisme*, Vol 3, N° 145).
- Scarpa, M. (2009b), *L'Éternelle jeune fille*, Paris.